

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie TISSIERES

Au pied d'une croix

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 373-376

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Au pied d'une croix.

Décidé à chasser mes idées noires, à réagir contre cette tristesse, malsaine à tous égards, qui me rendait soucieux et maussade, insupportable à moi-même autant qu'aux autres, je pris le sage parti d'aller respirer le grand air.

Bientôt je m'engageais dans un sentier qui sillonne de ses gracieux zigzags les flancs d'une colline. Le temps était beau et la nature pleine de sourires ; une lumière pure prêtait au moindre objet des teintes délicieuses. Autour de moi et à mes pieds s'étendaient des champs de verdure, des vignes où se mouvaient de gais travailleurs. L'air tiède et parfumé, d'une sonorité mélodieuse, portait jusqu'à moi mille bruits divers. Je comprenais toute la suavité d'un beau jour de printemps et m'en laissais pénétrer.

Tout en admirant le splendide panorama qui se déroulait à ma vue, de ce pas inconscient de rêveur j'atteignis le sommet de la colline couronné d'arbres et semé de roches. Là s'élève une grande croix de bois, sans date et sans nom, monument d'une foi pieuse qui ranima la mienne et me la fit saluer

à genoux. Puis je m'assis au pied de cette croix et livrai mon âme au caprice de ses reflexions et de ses rêves.

Après un coup d'œil sur les montagnes, sur la plaine, sur le fleuve qui la traverse, sur la pittoresque petite ville, mon regard s'arrêta sur le vaste enclos des tombes, citée des morts près de celle des vivants et plus populeuse qu'elle. C'est là que dorment leur dernier sommeil avec d'autres êtres bien aimés déjà disparus, les plus aimés de tous : mon père et ma mère qui m'ont laissé bien jeune hélas ! orphelin sur la terre, et leur unique enfant. Oh ! de quel voile sombre leur mort ont couvert ma vie et combien souvent je me suis pris à regretter de n'avoir pu les précéder ou les suivre de près ! . . . En ce moment mille pensées tristes m'envahirent et les larmes dont la source ne tarit jamais inondèrent mes joues. J'y étais d'autant plus disposé que j'avais revu quelques jours auparavant le plus affectueux de mes amis souffrant et sur le point peut-être de renouveler mes deuils.

Mais cette tristesse n'a point de rapport avec celle qui m'obsédait à mon départ. Celle-ci dissipe l'âme en ouvrant la porte à toutes les divagations et toutes les inconséquences l'affaiblit et l'énerve en la livrant aux influences, délétères et néfastes du découragement aux exagérations insensées dont l'imagination et l'habile ouvrière ; elle l'assombrit en la jetant dans le vague et le nébuleux en voilant à ses yeux la clarté directrice en la plongeant dans le trouble où l'esprit ennemi se plaît à pêcher. Celle-là au contraire recueille et raffermi l'âme en la portant vers l'unique but où elle doit tendre. Elle me faisait comprendre

au pied de cette croix qui me couvrait de son ombre, à la vue de ces croix qui protègent ces tombeaux, la brièveté de la vie et des séparations douloureuses qu'elle impose ; la grandeur et la nécessité de la souffrance, le prix des larmes, la royauté de la douleur et le moyen de l'unir à une constante joie dans le Seigneur. Et à travers mes pleurs devenues des perles, une douce sérénité descendit de la croix dans mon âme

Je compris alors que la tristesse du monde, cette mélancolie mise à la mode de tant de façons est, au fond pétrie de faiblesse, d'égoïsme et d'orgueil ; tandis que la tristesse que symbolise la croix que Jésus-Christ a consommée par ses larmes sanglantes, c'est la douleur sentie au vif assurément dans ses multiples formes mais acceptée généreusement, virilement portée toute imbibée de foi, d'espérance et de charité.

Et sous les fortifiantes influences de ces réflexions, le présent m'apparut plus serein, dépouillé de bien de peines imaginaires, revêtu de bénédictions nombreuses et de réel bonheur inaperçus. Et l'avenir s'offrit à moi souriant, parce qu'il est entre les mains de Dieu « qui sait tout, qui peut tout et qui m'aime » ainsi que l'a dit sainte Thérèse. Je souris à mon tour à cet avenir que j'avais si souvent interrogé avec angoisse, sachant mieux maintenant que toujours et partout la croix m'attend, mais que, si je la porte de bon cœur, elle me portera elle-même et me conduira au terme désiré, où je cesserai de souffrir.

Ces réflexions, si peu prévues à mon départ m'absorbèrent longtemps. Déjà le soleil empourpait de ses derniers rayons les cimes des Alpes et l'ombre gagnait la plaine ; les fleurs et les oiseaux s'endormaient

doucement dans la paix du soir. Les sons lointains d'une cloche m'avaient rappelé à la réalité : c'était l'*Angelus*. Une indescriptible émotion s'empara de moi et des larmes de foi vive jaillirent de mon cœur avec la prière à Marie, toujours ancienne et toujours nouvelle et toujours si belle. J'étais à genoux au pied de la croix l'enlassant de mes bras, y collant tour à tour mon front et mes lèvres, l'arrosant de mes pleurs, fondant mon âme dans la contemplation et dans l'amour du divin Crucifié et de la Mère des douleurs, et me prenant avec eux à chérir la souffrance, royal chemin du ciel.

Je redescendis la colline solitaire résolu de ne plus admettre d'autre tristesse que celle qui pleure en signe de croix, et bénissant Dieu d'avoir donné pour le guider et le soutenir, un Père tout puissant et bon, une mère tout aimable au jeune orphelin.

Sion, le 12 avril 1901.

TIMIDE.